

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 1 (1856)
Heft: 15

Artikel: Études biographiques [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-328141>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE

SUISSE

CONDITIONS D'ABONNEMENT : La **Revue militaire suisse** paraît deux fois par mois. Le prix pour le reste de l'année courante est fixé à 4 fr. 50. On s'abonne directement chez CORBAZ ET ROUILLET FILS, imprimeurs, Escalier-du-Marché, 20, à Lausanne. Pour ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Ferd. LECOMTE, capitaine d'état-major fédéral.

SOMMAIRE. — **Etudes biographiques (suite).** — **Etudes sur les armées étrangères (suite).** — **Réunion de l'Est (suite).** — **Nouvelles et chronique.**

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES¹.

(suite.)

Le général Reynier.

III.

Presque tous les historiens de la campagne d'Egypte ont attribué le succès de l'expédition anglo-turque contre les glorieux débris de l'armée d'Orient, à la mésintelligence qui régnait entre Menou et le général Reynier. Une lettre de Reynier, rendue publique, témoignerait, selon nous, que ce fut malgré les sages conseils de cet officier général, basés sur les vrais principes de la guerre, et par suite de l'ignorante obstination de Menou, que des dispositions de défense et de combat mal engagées nous firent perdre la bataille d'Alexandrie et la domination de l'Egypte.

Les paroles dictées à Sainte-Hélène par l'Empereur sont la condamnation de Menou et la justification de la lettre de Reynier.

Citons d'abord l'opinion de l'Empereur :

“ Menou était *tout à fait incapable*. Les Anglais vinrent l'attaquer avec vingt mille hommes; il avait des forces beaucoup plus nombreuses, et le moral des deux armées ne pouvait pas se comparer. Par un aveuglement inconcevable, Menou se hâta de *disperser toutes ses troupes dès qu'il apprit que les Anglais paraissaient*; ceux-ci se présentèrent en masse et ne furent attaqués *qu'en détail*. Comme la fortune est aveugle ! ajoute Napoléon ; avec des mesures inverses, les Anglais eussent été infailliblement détruits; et que de nouvelles chances pouvaient amener un tel échec ! ”

¹ Extrait du *Moniteur de l'Armée*, article de M. le major Merson, numéro 68. Voir notre précédent numéro.

Voici maintenant la lettre que Reynier avait écrite au général Menou, à la première nouvelle du débarquement des Anglais, le 4 mars 1801, dix-sept jours avant la bataille d'Alexandrie :

“ Citoyen général, vous m'envoyez l'ordre de partir pour Belbéis avec deux demi-brigades et le général Robin. *Il va être exécuté, parce qu'un militaire doit premièrement obéir;* mais l'intérêt de l'armée me commande quelques observations que vous écoutez.

“ Je suis chargé de défendre la frontière qui peut être attaquée par le vizir; mais je pense que, *dans notre position*, elle peut être dégarnie. Le vizir est arrivé ou va arriver à El-Arich; mais il n'est pas probable qu'il marche *avant d'avoir reçu la nouvelle du succès des Anglais*. Ses préparatifs pour passer le désert ne sont pas complets, et il enverra seulement quelques partis à Cathnien et au-delà...

“ L'armée qui débarque à Aboukir (les Anglais) doit être de dix ou douze mille hommes. Si le général Friant n'a pas réussi à culbuter leur premier débarquement, il doit être actuellement enfermé dans Alexandrie, et *nous avons besoin, pour combattre les Anglais, de toutes nos forces disponibles*.

“ Lors du débarquement des Turcs à Aboukir, Bonaparte ne laissa à Belbéis et à Salhahieh que cent hommes, fort peu de troupes à Damiette et une très faible garnison au Caire; *il réunit tout pour marcher à Aboukir. La position est semblable; nous devons faire de semblables dispositions.* C'est particulièrement dans cette armée qu'il faut mettre en usage la grande maxime de guerre : *de suppléer au nombre par la rapidité des marches.*

“ Je pense qu'il convient de faire marcher ma division, *avec toutes les forces disponibles*, vers Alexandrie....

“ J'ai combattu plusieurs fois les Anglais, et je désire, ainsi que les hommes que je commande, concourir à les battre encore en Egypte. *Dans plusieurs de mes lettres précédentes, je vous ai parlé de cette expédition des Anglais. Elle est importante,* et nous ne devons rien négliger pour la faire échouer d'une manière glorieuse pour l'armée d'Orient, et *digne des exemples que nous ont donnés les autres armées.....*

“ Cette lettre et les observations qu'elle contient sont dictées par le sentiment profond de l'intérêt de l'armée. Nous devons tous nous réunir dans ce moment pour la faire sortir victorieuse de la position où elle se trouve, menacée sur deux points opposés par deux armées différentes, mais dont l'une (l'expédition anglaise) *est bien plus dangereuse que l'autre* (l'armée du vizir). ,”

Comme cette lettre est sage et mesurée! comme tout y est bien

prévu ! comme tout y est digne, sous le rapport des règles de l'art de la guerre, d'un jeune général de la grande école de l'armée du Rhin !

Menou fit au général Reynier la réponse suivante :

“ Vous recevrez de mes nouvelles à Belbéis, citoyen général ; je ne vous laisserai rien ignorer et tout sera prévu : *vous devez veiller à la frontière de Syrie* ; partez promptement.

“ Je vous salue. ”

N'est-ce pas là le ton tranchant et absolu d'un chef d'armée qui, incapable de faire un grand sacrifice d'amour-propre pour donner raison à la supériorité d'expérience et d'instruction d'un inférieur, fait de l'autorité à la manière des représentants du peuple dont un Jourdan, un Kléber, un Dugommier, eurent à subir les ordres ?

Menou fut battu et devait l'être.

Malheureusement, dans les derniers événements d'Egypte, il ne s'était pas agi seulement de la perte d'une bataille, mais de celle d'une armée et de l'abaissement du nom français devant nos plus implacables ennemis de cette époque. L'indignation des généraux n'eut pas assez d'empire sur elle-même : elle ne resta pas silencieuse. Ce fut un tort, sans aucun doute ; car, quelles que soient les fautes d'un chef, il faut toujours prendre garde de sacrifier au ressentiment qu'elles peuvent inspirer les suprêmes intérêts de la discipline.

La médiocrité du général Menou crut n'avoir d'autre ressource à sa disposition, contre la désaffection et les défiances de son armée, qu'un coup d'autorité qui ne sauva rien.

Dans la nuit du 13 au 14 avril 1801, il fit enlever de son logement par un détachement de quatre cents hommes, et conduire à bord d'un bâtiment qui partait pour la France, le général Reynier, ainsi que le général Dumas, ancien chef d'état-major de Kléber, l'adjudant-commandant Boyer et l'ordonnateur en chef Daure.

Le général Reynier fut mal accueilli du Premier Consul, trompé peut-être par les rapports du général Menou, et qui, en tout état de choses, avait un grand et austère devoir à remplir envers les intérêts de la discipline.

Reynier, qui sentait le besoin de se justifier, publia sur la guerre d'Egypte et sur notre domination dans cette contrée, des mémoires qui sont encore aujourd'hui utilement consultés.

Un officier de marque de l'armée d'Orient, le général Destaing, ayant cru avoir à se plaindre de quelques passages de ces mémoires, provoqua en duel le général Reynier et succomba dans cette rencontre.

Une défaveur fâcheuse et de nature à entraver la carrière du général Reynier était inévitable. Il resta sans emploi, dut même s'éloigner de Paris, et se retira dans une petite propriété qu'il possérait dans le Nivernais.

Mais Napoléon, qui estimait les qualités de cœur et d'honneur du général Reynier, rendait justice à ses talents. Il ne voulut pas longtemps priver l'armée et le pays de ses utiles services. Dans la guerre de 1805, ce général reçut l'ordre d'aller prendre le commandement d'une division en Italie, où l'attendait une importante et difficile mission.

IV.

L'Empereur avait résolu la conquête du royaume de Naples, dont le souverain venait de violer un traité de neutralité duquel pouvait dépendre la sûreté de notre domination en Italie ; il avait ouvert ses Etats à 12,000 Russes et à 6,000 Anglais.

Une armée française, aux ordres du prince Joseph-Napoléon, passa le Garigliano le 8 février 1806. Elle était divisée en trois corps, commandés par le maréchal Masséna, par les généraux Gouvion-Saint-Cyr et Reynier. Le choix de ces trois hommes de guerre répondait à l'importance de l'expédition.

Reynier eut ordre de marcher sur la plus forte place de la monarchie napolitaine, Gaëte, dont il forma le blocus.

L'opération la plus difficile de la conquête, l'occupation des Calabres, lui fut encore confiée.

Dans les premiers jours de mars, une armée de 11,000 Napolitains, commandée par le comte Roger de Damas, avait été entièrement détruite par le corps de Reynier.

La Calabre était conquise, mais non pacifiée. Ce fut dans cet âpre pays et au milieu des troupes du général Reynier, que Joseph reçut, le 13 avril 1806, le décret qui le créait roi des Deux-Siciles.

A peine le nouveau roi était-il rentré dans sa capitale, qu'une expédition d'Anglo-Siciliens, car il était dans la destinée de Reynier de rencontrer partout les Anglais, opéra une descente en Calabre et y jeta des bandes insurrectionnelles qui avaient été organisées en Sicile.

Le général Reynier s'empessa de rassembler les forces peu nombreuses dont il pouvait disposer, pour marcher contre le débarquement anglo-sicilien, espérant le rejeter à la mer. Dès que le général anglais Stuart vit qu'il allait être attaqué, il se rapprocha du mouillage de ses vaisseaux et se forma en ligne de bataille, appuyé au rivage de la mer.

La brigade Compère, la plus rapprochée de l'ennemi, engagea le

combat. Assaillie à la fois par des nuées de tirailleurs et par le feu des vaisseaux anglais, elle ne put résister à des forces décuplées des siennes. Après une lutte acharnée, le général Compère, qui venait de perdre le tiers de sa brigade et d'avoir le bras cassé, ordonna la retraite, qui se fit en bon ordre.

Cependant l'insurrection grossissait, débouchait de tous les repaires des montagnes de la Calabre et s'étendait comme une lave sur le pays. Le roi Joseph, averti du danger de Reynier, lui envoya l'ordre de se retirer sur Cassano, près du golfe de Tarente, pour y attendre du renfort. La retraite de l'habile général s'opéra sans pertes sensibles, à travers une contrée en pleine révolte, hérissée d'obstacles et où le tocsin ne cessait de se faire entendre. Tout ce bruit n'empêchait pas Reynier de continuer son mouvement de retraite en bon ordre et de châtier, chemin faisant, les révoltés qui s'approchaient de trop près de ses colonnes de marche ou de ses bivouacs.

Arrivé à Cassano vers la fin d'avril, Reynier y réunit sa division dans un camp retranché où vint le rejoindre la division Verdier; il s'y maintint en conservant ses communications avec la Calabre citérieure, en attendant que Masséna eût réduit Gaète et pût se porter dans les Calabres avec des forces suffisantes pour reconquérir le pays.

Le 18 juillet, Gaète capitula, après onze jours de bombardement et en présence de l'assaut qui se préparait. Les deux Calabres furent immédiatement mises en état de siège, et, le 1^{er} août, Masséna était en marche avec une armée dont Reynier commandait l'avant-garde.

Il fallut d'énergiques mesures, de terribles exécutions militaires pour réduire ce pays. Ce n'est pas ici le lieu d'en tracer l'historique; qu'il nous suffise de dire que ces exécutions durent être commandées par d'absolues nécessités de défense et par d'indispensables raisons d'Etat, puisqu'elles eurent lieu sous le règne et par les ordres d'un prince qui mérita qu'un général français, l'illustre Lamarque, lui adressât plus tard, dans une lettre que l'histoire a recueillie, ces belles paroles :

“ Vous avez été réellement à Naples le philosophe sur le trône que Platon désirait pour le bonheur de l'humanité. ”

Cette guerre de montagne et de répression contre des soulèvements auxquels les excitations du parti anglo-sicilien avaient une grande part, fut heureusement de courte durée. Poussé par Masséna et Reynier avec une vigueur tempérée par tous les moyens de conciliation que pouvaient suggérer de nobles caractères, elle avait atteint son but à la fin d'octobre, trois mois après le retour de nos troupes dans les Calabres. Les deux provinces étaient non-seulement soumises, mais pacifiées.

Le départ de Masséna, dont la mission était remplie, fit de nouveau passer le commandement des deux Calabres aux mains de Reynier. Il y fit respecter et aimer son administration. Il n'y eut pas, pendant son séjour en Calabre, une seule tentative d'insurrection, et l'on dit que le souvenir de ce digne lieutenant du roi Joseph s'est conservé parmi les Calabrais.

Lorsque le grand-duc de Berg remplaça sur le trône de Naples le roi Joseph, il nomma Reynier son ministre de la guerre et de la marine. Ce choix avait été accueilli avec une grande satisfaction par les Napolitains. Reynier s'était acquis chez ce peuple de mœurs et d'idées si différentes des nôtres, et qui n'a jamais passé pour très-facile à gouverner, l'estime et la confiance de toutes les opinions.

Sa haute position à l'étranger dura peu. On sait que Napoléon ne cédait pas pour longtemps à ses alliés ses bons *généraux de bataille*, comme il les appelait.

(*A suivre.*)

RÉUNION DE L'EST.

(suite.)

Deuxième journée, 9 octobre.

Le matin, à 8 heures, le corps de l'Est (à l'exception d'un bataillon détaché dans la direction de Bonau avec quelques carabiniers) se trouvait réuni en avant de Mühlheim, le front tourné du côté du Mahlbach. Derrière l'aile gauche était placé l'équipage des pontonniers. Son plan d'opération renfermait les dispositions essentielles suivantes : La première brigade (lieutenant-colonel Kern, 4 bataillons, une compagnie de carabiniers, $1\frac{1}{2}$ batterie, $1\frac{1}{2}$ compagnie de dragons) s'avance pour attaquer la position de Pfyn. En cas de réussite, elle fait suivre de forts détachements les dernières troupes de l'ennemi qui se retirent en traversant le pont, afin d'empêcher que ce dernier ne soit brûlé ou détruit. Ces détachements doivent s'établir dans les buissons serrés que traverse, à partir du pont, la route de Felwen qui se trouve ici en remblais. Ce mouvement opéré, le gros cherche à déboucher dans la plaine située de l'autre côté du pont. Pour faciliter cette manœuvre difficile, la seconde brigade doit si possible faire les mouvements suivants : Elle (colonel Zellweger, 2 bataillons, un peloton de carabiniers, 2 canons) suit la première brigade d'abord en se tenant en arrière sur la gauche, tandis que celle-ci s'avance pour attaquer Pfyn. Elle marche le long des rives de la Thur couvertes de buissons, l'équipage des pontonniers la suit à une certaine distance. Lorsque le combat est complètement engagé devant Pfyn, que l'attention de l'ennemi se trouve dirigée de ce côté, et que la brigade s'est approchée jusqu'à environ 1500 pas du front Est de Pfyn, elle fléchit à gauche du côté de la Thur, et fait (un peu en dessous du point où les bras de la Thur, qui depuis Hasel en aval forme plusieurs îlots, se réunissent) jeter un pont aussi promptement que possible. Arrivée sur la rive gauche, elle fait un changement de front du côté de droite et, de concert avec l'aile